

LES QUATRAINS DE KHÉYAM

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649144891

Les quatrains de Khèyam by J. B. Nicolas

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

J. B. NICOLAS

**LES QUATRAINS
DE KHÉYAM**

LES

QUATRAINS DE KHÈYAM.

LES
QUATRAINS DE KHÉYAM

TRADUITS DU PERSAN

PAR J. B. NICOLAS,

EX-PREMIER DROGMAN DE L'AMBASSADE FRANÇAISE EN PERSÉ,

CONSUL DE FRANCE À RESCHT.



PARIS.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE L'EMPEREUR

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXVII.



PRÉFACE.

J'ai longtemps pensé, durant mon séjour en Perse, qu'une traduction française des quatrains de Khèyam pouvait offrir quelque intérêt pour l'Europe littéraire. Ce vieux grand poète, qui florissait au *xr^e* siècle et qui faisait dans le Kho-raçan les délices de la cour des Seldjoukides, continue encore de nos jours à charmer les loisirs du palais des Kadjars à Téhéran. Mais, d'un côté, la difficulté de traduire un écrivain si essentiellement abstrait dans ses pensées philosophiques, si étrangement mystique dans ses expressions figurées (trop souvent présentées sous des formes d'un matérialisme repoussant); d'un autre côté, les embarras que j'entrevois pour la correction des épreuves à une si grande distance de Paris, et par-dessus tout le sentiment de mon incapacité pour entreprendre un tel travail, m'avaient toujours empêché de le publier jusqu'à présent.

A mon dernier passage à Paris, j'y ai rencontré des amis avides de nouveauté en fait de littérature orientale, parmi lesquels j'aime à citer ici *M^{me} Blanchecotte*, connue par plusieurs publications vives et passionnées de moraliste et de poète. Après avoir entendu les citations orales que j'ai pu leur faire succinctement de quelques quatrains du poète qui nous occupe, ils m'ont si fortement conseillé d'en publier une tra-

duction complète, ils ont mis tant d'insistance dans leurs conseils, tant de bienveillance dans leurs offres de service, que je me suis décidé à me conformer à leurs désirs en éditant aujourd'hui cet ouvrage.

Cependant je le considérerais encore comme au-dessus de mes forces, sans la coopération de Nassau-Ali-Khan, ministre plénipotentiaire de Perse près la cour des Tuileries, qui a poussé l'obligeance jusqu'à m'aider de sa profonde érudition et de ses précieux avis.

L'histoire de Khèyam se rattachant à celle de deux personnages qui ont joué un grand rôle dans les annales du pays, j'ai cru qu'elle présentait assez d'intérêt pour en faire ici la narration, telle qu'elle nous a été transmise par les historiens persans.

Khèyam¹, né dans un village situé près de Néchapour, dans le Khorasân, vint compléter ses études, vers l'an 1042 de l'ère chrétienne, dans le célèbre mèdrèssèh de cette ville. Ce collège avait acquis à cette époque, nous disent les relations du temps, la réputation de produire des sujets d'une rare distinction, parmi lesquels surgissaient souvent des hommes d'un talent et d'une habileté remarquables qui atteignaient rapidement aux plus hautes fonctions de l'empire.

Abdul-Kassém et Hassan-Sèbbah étaient, parmi les disciples de Khèyam, les deux camarades avec lesquels il

¹ Son véritable nom était *Omar*, mais, ayant dû se conformer à l'usage établi en Orient, qui veut que chaque poète se donne un surnom, Khèyam a conservé celui qui indiquait la profession de son père et la sienne, car خيام (khèyam) signifie en arabe *faiseur de*

tentes. Les Persans disent, non sans raison, que c'est l'extrême modestie de ce poète qui l'empêcha de prendre un surnom plus brillant, comme celui de *Ferdooussi*, qui signifie «le céleste,» de *Sè'èdi* «le bienheureux,» *Enèbrî* «le lumineux,» *Hâfz*; «le conservateur,» etc.

s'était plus particulièrement lié, nonobstant la divergence de caractère et d'opinions qui semblait lui indiquer un autre choix. Un jour Khèyam demanda, en manière de plaisanterie, à ses deux amis si une convention passée entre eux et basée sur l'absolue nécessité, pour celui des trois que la fortune favoriserait, de venir en aide aux deux autres en les comblant de ses bienfaits, leur paraîtrait une chose puéridle. « Non, non, » répondirent-ils; l'idée est excellente et nous l'adoptons avec empressement. Aussitôt les trois amis se donnèrent la main et jurèrent, le cas échéant, d'être fidèles à leur engagement.

Ce pacte ne fit que stimuler l'émulation des trois jeunes gens. Ils s'appliquèrent à leurs études avec d'autant plus d'ardeur qu'il leur était permis de prétendre, selon la tradition du collège, aux dignités les plus élevées.

Khèyam, d'une nature douce et modeste, était plutôt porté à la contemplation des choses divines qu'aux jouissances de la vie mondaine. Ce penchant et le genre d'étude qu'il cultiva en firent un poète mystique, un philosophe à la fois sceptique et fataliste, un soufi¹ en un mot comme la plupart des poètes

¹ La doctrine des soufis, presque aussi ancienne que celle de l'islamisme, enseigne à atteindre, par le mépris absolu des choses d'ici-bas, par une constante contemplation des choses célestes et par l'abnégation de soi-même, à la suprême béatitude, qui consiste à entrer en communication directe avec Dieu. Pour arriver à cette perfection, les soufis doivent passer par quatre degrés différents. Ils désignent le premier de ces degrés par *پرداخت جسمانی* (*per-dakhté djésmani*) ou *direction du corps*,

qui indique que le disciple doit se conformer aux lois établies, aux formes extérieures de la religion révélée, et mener une conduite exemplaire. Le second degré s'appelle *طریق* (*tèrik*), *sentier, chemin*, ou *نیاز* (*niaz*), *désir, nécessité, espérance*. Il indique que le disciple peut se dispenser de l'observance des formes extérieures du culte dominant, parce qu'ayant acquis, par sa dévotion mentale, la connaissance de la nature divine, il quitte le culte pratique, *عمل جسمانی* (*èmèlè djésmani*).